

à coup d'apologie aux coupables (1). L'homme, frappé de ce danger, n'accepte plus la croyance que sous la condition expresse qu'elle protégera la morale. Il exige des dieux, pour prix de ce qu'il veut bien ne pas contester leur existence, qu'ils se rendent utiles; et, loin de leur reconnaître, comme autrefois, des droits absolus, il leur impose des devoirs. La morale devient donc une espèce de pierre de touche, une épreuve à laquelle on soumet les notions religieuses, et qui ne peut manquer d'en faire contester une partie, et d'affaiblir la confiance qu'on accordait à l'ensemble.

C'est une suite de l'intervention de cette troisième puissance dont nous avons déjà parlé: le raisonnement, se constituant juge des débats qui s'élèvent entre le sentiment et l'intérêt, trompe tour à tour les desirs de l'un et les calculs de l'autre.

(1) C'est ainsi qu'OVIDE justifie l'inceste, par l'exemple de Jupiter.

Jupiter esse piam statuit quodcumque juvaret.

Et fas omne facit fratre marita soror.

Phædr. ad. Hippol.

Et long-temps auparavant, dans Eschyle, le même abus des fables anciennes se laisse entrevoir. « Jupiter, dit Oreste, protège la dignité paternelle; Jupiter qui a lui-même attenté contre son père. » (Euméid., 643-644.)

CHAPITRE III.

Que les poèmes d'Hésiode sont contemporains de la révolution que nous décrivons.

LES poèmes d'Hésiode (1) nous sont parvenus, comme ceux d'Homère, grâce à des

(1) Les deux poèmes d'Hésiode sont la Théogonie et les OEuvres et les Jours. Le Bouclier d'Hercule est probablement un fragment de la Théogonie, dont les deux derniers vers annoncent que l'auteur va parler des femmes des héros et de leurs enfants. Or, c'est précisément le fils d'une de ces femmes, qui est le sujet du Bouclier d'Hercule. Ce fragment aura, par quelque hasard, été séparé du corps du poème. Cependant le grammairien Aristophane ne le regardait pas comme authentique, et le déclarait fort inférieur à la Théogonie proprement dite.

On reconnaît, dans ce dernier poème, des portions détachées d'un ou de plusieurs systèmes sacerdotaux, ténébreux et mystiques, dont l'ensemble n'était pas compris par le barde qui nous transmettait ces détails épars. Les hypothèses physiques d'Hésiode sur l'origine des choses, le chaos et la matière informe, sur les enfants de Phorcys et de Cété, appartiennent à la Phénicie. En gé-

rhapsodes, qui, les chantant de ville en ville, sur les places publiques, les transmirent d'une

néral, ses allégories sont plutôt phéniciennes qu'égyptiennes. Dans toutes les cosmogonies égyptiennes on rencontre, pour premier principe, l'œuf mystérieux qui réparaît dans les allégories grecques empruntées des Égyptiens; mais Hésiode commence par le chaos, et les Phéniciens sont le peuple du Midi auquel l'idée du chaos fut la plus familière. Les Gorgones, qui habitent l'Occident, doivent leur origine à l'habitude des écrivains de l'antiquité, qui reléguèrent dans cette partie du monde, alors inconnue, tous les monstres et tous les prodiges. « A les entendre, dit Voss (Géogr. ancienne), le Nord et l'Occident étaient peuplés de magiciens et de magiciennes, qui commandaient aux vents et aux orages, tuaient ou métamorphosaient les étrangers; de géants anthropophages, à trois têtes avec un œil; de nains hauts d'une coudée, faisant la guerre aux grues; de griffons gardant des trésors; de vieilles femmes, n'ayant entre elles qu'une seule dent; de monstres velus, dont l'aspect pétrifiait les spectateurs; d'hommes sans tête ou à tête de chien, avec des pieds qui leur servaient de parasol quand ils étaient couchés, ou avec des oreilles dans lesquelles ils s'enveloppaient, comme d'un manteau pendant l'orage. » Le sphinx est une importation égyptienne. Les traditions relatives à l'Amour (l'Éros, l'Amour cosmogonique, qu'il ne faut pas confondre avec celui que des poètes postérieurs ont donné pour fils à Vénus), l'engendrement du ciel, des montagnes et de l'Océan; l'apparition des Titans, dont Saturne est le plus jeune, sont, d'une part, des fragments de cosmogonie qu'Hésiode ne se met point en peine de classer par ordre, mais qu'il accumule au hasard, suivant que

génération à l'autre, jusqu'au moment où des copistes les rassemblèrent, en les rédigeant par

chaque notion se présente à lui; et, de l'autre part, le commencement d'une mythologie historique ou narrative, car les Cyclopes et les Centimanes sont les frères des Titans. Or les Centimanes et les Cyclopes sont, dans le langage d'un peuple qui se civilise, la réminiscence de l'état sauvage.

Uranus mutilé est encore un débris cosmogonique; c'est la nature perdant sa force génératrice. Nous avons retrouvé ce symbole dans plusieurs religions sacerdotales, avec cette différence qu'il est la base de toutes leurs cérémonies, et ne cesse jamais d'être présent dans toutes leurs fables, tandis que le polythéisme grec, après lui avoir rendu un stérile hommage, l'écarte comme un souvenir qui l'importune. Du sang d'Uranus, tombé sur la terre, naissent les géants et les Érynnies. Vénus est fille du ciel et de l'onde (THEOGON. 187-206.) C'est l'idée primitive sous des dénominations nouvelles. L'Amour avait été représenté comme fils du chaos, principe de toutes choses; Vénus, qui remplace l'Amour, est appelée fille de la mer, devenue le premier principe dans des cosmogonies plus récentes.

Cette naissance de Vénus sortant des ondes, cette vénération pour la mer, mère de tout, tenaient probablement en partie à quelque connaissance imparfaite de la philosophie des barbares, et en partie aux souvenirs des colonies et à la mémoire de leurs expéditions maritimes. Les filles de l'Océan portent les noms des diverses parties du monde, l'Europe, l'Asie, etc. Hésiode dit qu'il y en a 3,000, et s'excuse de ne pas les nommer toutes, en ajoutant que ceux qui habitent auprès d'elles savent assez leurs noms. Nérée, ce vieillard prophétique, fait

écrit, et y introduisant de nombreuses interpolations qui ont fait souvent révoquer en doute leur authenticité (1). Mais l'époque à la-

allusion aux lois de la nature, d'après lesquelles la mer est agitée en hiver et paisible en été. C'est manifestement un emblème des premières observations des navigateurs sur l'ordre des saisons.

Saturne, précipité à son tour dans le Tartare avec les Titans, est le signal du triomphe de la véritable mythologie grecque (v. t. II, p. 446-450). Les allégories d'Hésiode deviennent dès-lors plus claires, plus agréables, plus élégantes; les Muses sont filles de la Mémoire, l'Harmonie doit sa naissance aux embrassements de Mars et de Vénus, mais cette partie même de la Théogonie se ressent des emprunts sacerdotaux. Nous avons montré ailleurs qu'Hésiode introduit dans la religion grecque la démonologie orientale.

Les OEuvres et les Jours sont un ouvrage agronomique qui embrasse l'état social tout entier, et où la religion est bien plus appliquée à la vie humaine que dans la Théogonie. Il était composé, ainsi que ce dernier poème, de rhapsodies plus ou moins longues, dont chacune formait un tout. C'est un monument précieux de la plus ancienne civilisation. On voit, pour ainsi dire, l'esprit humain dans son enfance; se développer avec une activité paisible et croissante, dans les bornes étroites que lui assignent ses travaux encore récents et sa propriété précaire, auprès de ses foyers tout nouvellement construits.

(1) Le célèbre Heyne, dans sa dissertation sur la Théogonie (Com. Soc. Gœtt.), indique beaucoup de passages manifestement interpolés. Pausanias confirme de son témoignage l'assertion du savant moderne. La tradition

quelle ces poèmes ont dû être composés n'en est pas moins indiquée par leur nature même. Ce sont des ouvrages didactiques, postérieurs à l'épopée primitive; des ouvrages où la réflexion domine au lieu de l'inspiration, où l'envie de produire des effets d'artiste remplace l'élan spontané et la candeur naïve des plus anciens poètes; enfin, où l'individua-

qu'Esculape était fils d'Alcinoé, dit-il, est un conte imaginé par Hésiode, ou par ceux qui ont pris la liberté d'ajouter leurs vers aux vers de ce poète. (Corinth. 26.) Pausanias va même plus loin dans ses doutes; il déclare que, après avoir lu la Théogonie attentivement, il la tient pour supposée (Arcad. 18), et il s'appuie de l'opinion des Béotiens, qui prétendaient, à ce qu'il assure, que les OEuvres et les Jours étaient le seul poème qui fût véritablement d'Hésiode; encore, ajoute-t-il, ces peuples retranchent l'exorde, ou l'invocation aux Muses (Bœot. ch. 27 et 31). Cette invocation, en effet, est peu d'accord avec le reste du poème. Les Muses qui dansent sur l'Hélicon autour de l'autel de Jupiter; et qui louent ce dieu et son épouse, la Junon d'Argos; les épithètes individuelles et caractéristiques attachées à chaque divinité, tandis que les prêtres ne donnent aux leurs que des épithètes cosmogoniques et métaphysiques, sont des images et des conceptions complètement grecques. Mais ce n'est point un motif de rejeter cette invocation aux Muses. Hésiode pouvait et devait confondre tous les genres, comme il confondait toutes les conceptions.

lité entraîne les auteurs à des digressions sur leur situation, leurs espérances, leurs craintes personnelles. Hésiode, à différentes reprises, parle de lui-même, de sa position, de ses relations privées, tandis que, soit dans l'Illiade, soit dans l'Odyssée, tout se rapporte au sujet, rien à l'écrivain.

Les portions diverses qui entrent dans la composition des poésies d'Hésiode n'ont aucune proportion entr'elles. Tantôt abrégiateur aride, tantôt rhéteur diffus, il ne subordonne point l'étendue des développements à celle de l'ensemble; ce qui le détermine, c'est la quantité de matériaux qu'il a pu recueillir dans les traditions les plus discordantes; c'est un second symptôme d'un état social déjà plus compliqué, et où la poésie était un moyen plutôt qu'un but.

Le style d'Hésiode serait, au besoin, une troisième preuve qu'il écrivait dans un moment de crise et d'agitation sociale. Ce style, bien que sa douceur ait été remarquée par Quintilien, est sombre, sérieux, souvent triste; et ce qui démontre que ce caractère était celui de son époque et non le sien, c'est qu'il saisit toutes les occasions qu'il rencontre ou qu'il fait naître pour s'étendre en descriptions et en

digressions poétiques. Mais au milieu de ses efforts pour n'être que poète, il redevient sans cesse penseur. La terre est pleine de maux, dit-il, la mer en est remplie (1). La description des différents âges de l'espèce humaine finit par les prophéties les plus sinistres (2). C'est à regret que les Parques filent aux mortels quelques jours heureux, et la Douleur, assise auprès d'elles, promène sur leurs fuseaux ses yeux mouillés de larmes. Les plaintes d'Hésiode contre la tyrannie des grands et des rois ne sont que l'expression du malaise d'un état social encore imparfait, et troublé par ceux mêmes qui avaient mission de le faire respecter (3). Produit inévitable de cette agitation et de ce malaise, la réflexion reparait toujours, infatigable et décourageante. L'homme a fait le pas irréparable, ce retour sur lui-même, sur le malheur de sa condition. Il a découvert les pièges dont il est environné, les dangers de la confiance et la duperie de l'enthousiasme.

(1) Théogon. 32 et seq.

(2) Ib. 163-164.

(3) V. t. III, p. 297.

Après cette découverte, aucune illusion n'est long-temps complète. La pureté d'ame, l'élan du sentiment religieux soulèvent parfois le fardeau qui pèse sur l'imagination et le cœur. Quelques génies privilégiés s'en dégagent, nous en verrons un exemple dans Sophocle; mais la foule des écrivains demeure courbée sous ce poids : la poésie traîne alors après elle une arrière-pensée qui est contre sa nature, et dont elle veut en vain s'affranchir. Elle se débat pendant plusieurs siècles, elle varie ses formes, elle calcule ses effets, elle reprend des apparences de vie, mais elle porte en elle le germe de mort.

Les contradictions qu'introduit dans les notions religieuses l'état social sous l'influence duquel Hésiode écrivait, frappent à chaque instant le lecteur attentif. On y voit d'abord, comme dans Homère, Jupiter dévoré d'amour pour une mortelle (1), Minerve encourageant Hercule à blesser Mars (2); Mars, en conséquence, blessé et renversé par Hercule (3).

(1) Boucl. d'Herc. 31-36.

(2) Id. 331-335.

(3) Id. 458-462.

L'Olympe ne se constitue que par la victoire des dieux sur les Titans, qui sont leurs rivaux et les attaquent à forces égales (1); Typhée aurait inévitablement saisi l'empire de l'Univers, si Jupiter ne l'avait prévenu en le frappant de la foudre (2). Le Tartare d'Hésiode (3) est en tout semblable à celui de l'Odyssée. Les vaincus y sont renfermés (4); Gyès, Cottus et Briarée en sont les gardiens (5), avec leurs cent bras et leurs cinquante têtes (6). Les crimes d'homme à homme n'y sont point punis.

Les OEuvres et les Jours contiennent cette idée fondamentale de la première époque du polythéisme, que les dieux et les mortels sont originellement une même race, et qu'ils sont nés en même temps (7), c'est-à-dire que les dieux ne diffèrent des hommes que par la force et par la puissance (8).

(1) Theog. 881-885.

(2) Theog. 820-868.

(3) Ib. 724-804.

(4) Ib. 729-731.

(5) Ib. 734-735.

(6) Ib. 148-152.

(7) OEuvres et Jours, 108.

(8) Si nos recherches nous permettaient d'entrer dans

Leur perversité est encore une opinion consacrée. Jupiter envie à l'espèce humaine l'usage du feu, parce qu'elle est l'objet de sa haine (1). Il ôte la voix aux maladies, de peur que les mortels avertis ne leur échappent (2). Il les a destinés à d'éternelles discordes (3). Tous les dieux concourent à embellir Pandore pour la perte des hommes (4). Prométhée connaît si bien Jupiter, qu'il défend à son frère Épiméthée de recevoir aucun présent de ce dieu perfide (5).

Mais, à côté de ces vestiges d'une religion qui prête à ses idoles toutes les imperfections et tous les vices, les maximes

tous les détails des mythologies, nous remarquerions que celle d'Hésiode se rapproche davantage de l'Odyssée que de l'Iliade. Mercure, par exemple, est toujours le messager des dieux et remplace Iris, ce qui fut, ainsi que nous l'avons observé plus haut, un changement à la fable, postérieur à l'opinion accréditée par le chantre du siège de Troie.

(1) Theogon. 563-568.

(2) OŒuvres et Jours, 104.

(3) Ib. 16.

(4) Ib. 81-82.

(5) Ib. 85-88.

énoncées par le poëte, prouvent que déjà les dieux se sont améliorés. Jupiter, dit-il, comble de biens les rois et les peuples justes (1). Il châtie le fourbe et dompte l'orgueilleux (2). Il a donné à l'homme l'Équité pour suprême loi (3). Cette déesse est assise auprès de lui (4). Trente mille dieux parcourent incessamment la terre, observateurs rigides des vices et des vertus (5). Les Furies sortent du fond des enfers pour punir le parjure (6). L'adultère, l'inceste, la spoliation des orphelins, l'ingratitude envers les parents, subissent des peines sévères (7), et ces peines s'étendent jusque sur la postérité du coupable (8), car on sent de bonne heure que, pour l'honneur de la justice divine, l'exécution de ses arrêts doit être placée dans

(1) OŒuvres et Jours, 224-235.

(2) Ib. 7.

(3) Ib. 274-277.

(4) Ib. 254-266.

(5) Ib. 250-253. Ces dieux sont des démons ou êtres intermédiaires. On peut voir ce que nous avons dit, dans le livre X, de la démonologie d'Hésiode.

(6) OŒuvres et Jours, 800-802.

(7) Ib. 236-245; 325-332.

(8) Ib. 282.

un autre monde, ou dans l'avenir de celui-ci. Les dieux, enfin, récompensent le travail, condamnent la paresse (1), enlèvent les richesses mal acquises (2).

Ce n'est pas seulement dans ces idées générales qu'Hésiode réunit des notions contradictoires; le même amalgame se reproduit dans ses descriptions de divinités particulières. Ici, Jupiter sujet à l'erreur, est le jouet de Prométhée (3). Ailleurs, il est appelé deux fois celui qui connaît les décrets éternels (4), et le poète se consume en subtilités théologiques pour concilier l'omniscience du dieu avec le succès des artifices de l'homme. Le premier, dit-il, connaissait la ruse et ne se laissait tromper que parce qu'il voulait du mal aux mortels (5). L'anthropomorphisme a introduit dans toutes les mythologies des sophismes pareils.

Dans le Bouclier d'Hercule, les Parques hi-

(1) OEuvres et Jours, 301-308.

(2) Ib. 319-324.

(3) Theogon. 535.

(4) Ib. 550 et 561.

(5) Ib. 551-552.

deuses, terribles, ne sont que des génies mal-faisants et sanguinaires (1). Elles traînent les morts à travers la mêlée; elles se disputent les blessés; elles sacrifient ceux mêmes qui n'ont reçu aucune blessure. Dans la théogonie, elles sont les filles de la Justice (2); elles ne poursuivent que les coupables, mais sont inexorables dans leur sévérité contre les crimes des dieux et des hommes (3). Cette expression, les crimes des dieux, dans le vers même où le châtement est confié à des divinités vengeuses, nous semble dénoter évidemment le mélange de deux idées d'époques diverses (4).

Nous pourrions prolonger à l'infini cette énumération. Hésiode appelle deux fois le Styx

(1) Boucl. d'Hercule, 156-162.

(2) Theogon. 904.

(3) Ib. 218-219.

(4) On pourrait à quelques égards comparer la persistance des anciens à conserver les traditions qui attribuaient aux dieux des actions coupables, à celle des chrétiens, qui, sous une religion de douceur et d'humanité, n'en ont pas moins conservé long-temps les traditions juives, sur le caractère jaloux et cruel de Jehovah.